

POP culture



Nicolas Crousse

LES MAGNIFIQUES

UNE AUTRE HISTOIRE DE
LA CHANSON FRANÇAISE



Flammarion

Extrait de la publication

Nicolas Crousse

LES MAGNIFIQUES

UNE AUTRE HISTOIRE DE LA CHANSON FRANÇAISE

Ils s'appellent Ferrat, Montand, Barbara, Brel, Reggiani, Aznavour, Ferré, Gainsbourg, Gréco...

Rien ne les rassemble, sinon la musique. Une formidable envie de chanter. Et la nécessité de s'épancher dans des cabarets de fortune, qui, dès la Libération, sortent de terre comme des champignons. Ils se croisent alors. Apprennent à se connaître. S'aiment, se fâchent, mesurent leurs talents. Et ne caressent qu'un rêve : faire entendre leur voix.

Ils ne sont pas à la mode. Ne font ni dans la chanson de crooner, ni dans les numéros de distraction. Non : ils racontent le mal de vivre. Chantent les poètes maudits. Fraient avec l'existentialisme. Libèrent les mœurs. Se mêlent de politique. Surtout, ont de drôles de gueules. Tout en leur défaveur ! Et pourtant, ce sont les mêmes qui vont devenir beaux, puissants de charisme, atteints par le panache. Ovationnés par des salles debout. Et bientôt intronisés de leur vivant « monstres sacrés ».

Les Magnifiques livre le portrait de cette authentique famille, artistique autant qu'humaine.

Journaliste au quotidien belge Le Soir, Nicolas Crousse est également romancier et auteur d'essais sur le cinéma et la musique.

Flammarion

Extrait de la publication

Les Magnifiques

DU MÊME AUTEUR

Grabuge, coécrit avec Benoît Delépine, Noël Godin et Matthias Sanderson, Flammarion, 2002.

Voxy Lady, Éditions du Somnambule équivoque, 2003.

Kartouch, Éditions du Somnambule équivoque, 2005.

Le Complexe belge, Anabet, 2007.

Hollywood Boulevard, First éditions, 2007.

Mon père – La Nuit s’achève, coécrit avec Jean-Louis Crousse, Éditions du Somnambule équivoque, 2009.

Léger carnage, Éditions du Somnambule équivoque, 2009.

Une passion, Jacques Flament, 2009.

Nicolas Crousse

Les Magnifiques

Une autre histoire
de la chanson française

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction de Laurent Chollet

POP culture

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8800-3

Je transmets cet héritage affectif à Nina, ma fille.

« À chaque fois tout recommence
Toute musique me saisit
Et la plus banale romance
M'est l'éternelle poésie
Nous avons joué de notre âme
Un long jour une courte nuit
Puis au matin Bonsoir madame
L'amour s'achève avec la pluie »

Louis Aragon

« Ce n'est pas moi qui chante
C'est les fleurs que j'ai vues
Ce n'est pas moi qui ris
C'est le vin que j'ai bu
Ce n'est pas moi qui pleure
C'est mon amour perdu »

Jacques Prévert

PRÉFACE

Chevaux de feu

« À la mort de Brassens, écrivait Pierre Desproges peu avant de rejoindre Pierre Dac au Père-Lachaise, j'ai pleuré comme un môme, et c'est bizarre, mais à la mort de Tino Rossi, j'ai repris deux fois des moules. »

Bizarre, vous avez dit bizarre ? À la mort de Jean Ferrat, ce grand escogriffe qui bêlait d'une voix chaude et moustachue ses amours, ses poèmes et sa montagne, j'ai pleuré une bonne partie de la journée.

C'était un samedi. Le 13 mars. J'écoutais vaguement la radio. Je vaquais à de paresseuses tâches. J'étais ici et un peu ailleurs. Dans la lune. Puis une voix féminine a prononcé un mot, « Ferrat », suivi d'un autre. Mon cerveau, qui aime bien le mot Ferrat depuis 1966, a capté, s'est déconnecté de la lune, et a pris sur-le-champ un deuxième mot comme un boomerang : « mort ». Ferrat était mort !

La belle affaire : soixante-dix-neuf ans. Une retraite ardéchoise entamée quarante ans plus tôt. Une révérence faite au monde du spectacle depuis des années. C'était objectivement d'une parfaite banalité. Comme tout le monde un jour, Jean Ferrat avait atteint la date

Les Magnifiques

de péremption, et sa mort ne devrait point souffrir d'excès de sentimentalisme !

Pourtant, oui, ce jour-là et à ma grande surprise, j'ai craqué. Et croqué dans une madeleine proustienne dont je m'étonnais de redécouvrir le parfum. À la mort de Ferrat, cher Desproges, j'ai sangloté comme un gosse. Alors qu'à celle de Michael Jackson, pleuré par une planète incontinent, ma foi j'aurais bien repris des moules. Étonnant, non ?

Quelques jours plus tard, je me fendais d'une page dans le quotidien belge *Le Soir*, où derrière la mort de Ferrat, je rendais hommage à une génération de chanteurs-poètes en voie de disparition. Outre Ferrat : Montand, Ferré, Brassens, Leclerc, Barbara, Vian, Gainsbourg, Brel, Reggiani, Nougaro, Trenet... Ne restait en somme, et en sursis, que Moustaki, Gréco, Sylvestre ou Aznavour.

1966. J'y reviens. Je nais le 25 février. Mes parents, alimentés depuis leur jeunesse au sein nourricier de la poésie, celle d'Arthur Rimbaud, d'Emily Brontë ou de Vigny, se shootent à l'époque aux chansons de Brassens et – surtout – de Ferrat. *La montagne, Nuit et brouillard, Potemkine* ou *Que serais-je sans toi* sont les berceuses qui tantôt m'endorment, tantôt me réveillent. Ferrat, à l'époque, c'est le dandy de ces dames. Il est jeune et il s'inscrit dans la tradition. Il est beau. Il a le regard droit. Il a la voix mâle. Des utopies généreuses. Et une tendresse de romantique qui en fait à l'époque le modèle type du gendre idéal.

Dans la France des années yé-yé, partagée musicalement entre tubes anglo-saxons et ballades à l'eau de rose, Ferrat, c'est pourtant l'antithèse de la modernité. Et c'est un certain esprit de résistance. Car, comme une

Préface

vingtaine d'années plus tôt, la France est à nouveau divisée en deux. D'un côté, les yé-yé, porteurs des vents nouveaux. De l'autre, les pépés, porte-parole de la chanson traditionnelle et de l'héritage littéraire.

En 1966, les yé-yé ont pour noms Johnny, Claude François ou Sheila. Cette dernière incarne l'époque à merveille. Elle « n'est ni belle ni même jolie, écrit *Le Monde*, simplement agréable à regarder comme mille et mille jeunes filles. C'est la brave gosse qui rassure la famille, le miroir qui reflète les petites tristesses d'un immense public de jeunes et de moins jeunes au cœur de midinette ». Johnny reprend cette année-là le tube anglais des Los Bravos, *Black is black*, qu'il restitue en *Noir c'est noir*. Sheila emprunte à la chanteuse Cher son *Bang Bang*, cette fois-ci en français dans le texte. Et Cloclo, désormais entouré de « Clodettes », conjugue le tube des Four Tops, *Reach out I'll be there*, dans la langue de Molière (*J'attendrai*). En somme, le souffle divin vient désormais d'outre-Manche ou d'outre-Atlantique. Il suffit de prendre son dictionnaire, de cloner les gimmicks de la pop anglaise, et la jeunesse suivra. Et quand la muse n'a pas les accents de la Motown ni du Swinging London, c'est pour inspirer à la chanson française d'effrayantes bluettes, telles que *Capri, c'est fini* (Hervé Vilard) ou *La plage aux romantiques* (Pascal Danel) qui font se pâmer les jeunes filles en fleurs.

En 1966, pourtant, les « pépés » n'ont jamais fait une aussi belle résistance. S'ils ne font pas autant de bruit que les fauves de la scène rock, s'ils sont minoritaires, si dans le même temps Mitterrand cède encore le terrain à de Gaulle, ils sont collectivement au plus fort de leur talent. Cette année-là, Georges Brassens et Juliette Gréco se partagent la scène du TNP, le premier en y créant *Supplique pour être enterré sur la plage de Sète*,

Les Magnifiques

la seconde en reprenant *La javanaise* et *L'accordéoniste*, de Gainsbourg. Barbara et Serge Reggiani en font autant à Bobino. Reggiani ouvre le tour de chant avec des chansons de Boris Vian. Barbara le suit, dans un triomphe, en défendant quelques nouvelles chansons, comme *Nantes* ou, emprunté à Aragon sur une musique de Brassens, *Il n'y a pas d'amour heureux*. Non loin de là, Jacques Brel fait ses adieux à l'Olympia, dans un partage avec le public qui reste jusqu'à ce jour l'un des moments les plus forts de l'histoire du music-hall. Jean Ferrat chante *Que serais-je sans toi*, d'Aragon. Serge Gainsbourg, porte-voix des yé-yé peu avant, entonne un hymne à Baudelaire. Aznavour crée *La Bohème*. Nougaro déclare sa flamme à Toulouse. Léo Ferré, le dernier mais sûrement pas le moindre, est au faite de sa gloire, en étreignant bientôt la révolte pré-soixante-huitarde, le credo anar Ni Dieu ni maître, l'amour de sa guenon Pépée et l'hommage aux poètes classiques (Rimbaud, Verlaine, Baudelaire). Et quand il chante cette année-là *Les Romantiques*, qui « vendaient le Brésil en prenant leur café / Et mouraient de plaisir pour ouvrir un baiser », on est bien loin de la plage de Pascal Danel.

Ah oui, dans le même album paru en 1966, Ferré chantait *L'âge d'or*. L'âge d'or, c'était cela, 1966, tandis qu'ailleurs Leonard Cohen publiait un recueil de poèmes contenant les chansons *Suzanne* et *Avalanche*. Que Bob Dylan installait définitivement la poésie dans la galaxie rock au prix d'un album miraculeux, « Blonde on Blonde ». Que Jim Morrison conjugait *The End* sur le mode rimbaldien. Que les Beatles s'ouvraient avec « Revolver » à la musique indienne et à la composition classique. Que, cette année-là toujours, le violoniste Yehudi Menuhin et le musicien indien Ravi Shankar

Préface

mariaient leurs instruments et cultures. Qu'au Pakistan, un jeune homme de dix-huit ans, Nusrat Fateh Ali Khan, entonnait les poètes soufis classiques, tels que le Persan Djami, l'Ourdou Amir Khusrau ou le Penjabi Bulleh Shah. Ou qu'en Espagne, Paco Ibáñez transcendait la poésie de Federico García Lorca. Et qu'à Paris, un jeune homme de dix-neuf ans qui se faisait appeler Alain Bashung sortait son premier 45 tours... avec le parrainage médiatique de Juliette Gréco !

Nous étions en 1966, l'année des chevaux de feu dans le calendrier chinois, c'était l'âge d'or et le monde sortait soudain de sa coquille d'œuf, en puisant le plus souvent son inspiration à la source des poètes.

Plus de quarante ans plus tard, la génération des sacrés monstres, orpheline de Boris Vian en 1959, semble avoir vécu. Les poètes ont regagné peu ou prou leur grenier. Impatient de vivre, de chanter, de faire ses adieux à la scène, Brel se pressa de partir le premier, en 1978. Il fut suivi de peu par Brassens. Puis, dans les années 1990, commença la valse aux adieux. Montand, Gainsbourg, Ferré, Barbara, Trenet... Nougaro, Salvador et Reggiani les rejoignirent une décennie plus tard. Jusqu'à la disparition de Ferrat, mort aussi discrètement qu'il vécut, et qui annonce la fin de cet âge d'or miraculeux. Désormais, c'est le sursis. Gréco, Moustaki, Aznavour font de la résistance, mais nul n'est dupe. C'est l'heure de l'inventaire. Et l'heure du grand salut funèbre.

Mes larmes du 13 mars n'ont rien de si singulier. D'autres que moi ont vécu cette même histoire. Sont nés autour de l'âge d'or de 1966. Et, le jour où Ferrat a passé l'arme à gauche, n'ont pas pleuré que la mort d'un homme, dont ils firent dans les semaines suivantes

Les Magnifiques

un incroyable roi du top 50. Non : ils ont salué par leur émotion, souvent intense, la fin de quelque chose. Le cercle des chanteurs-poètes disparaissait, et avec lui se refermait une page, humaine autant qu'artistique, de nos vies. Une page importante, pour certains la plus belle, qui se trouva incarnée par un drôle de bestiaire : aigles noirs, hommes à tête de chou, gueules de métèques, jolies mômes, fous chantants, barbiers de Belleville, gorilles (gare à eux !) et autres hommes de la Mancha.

Bien plus qu'un voyage vers le passé et une forme de nostalgie réactionnaire (« ah, c'était mieux avant »), ce livre se veut un hymne à la vie. À l'insolence. À la liberté. Une déclaration d'amour et un hommage à cette génération d'albatros et de chevaux de feu qui incarna, en choisissant parfois de déplaire, le goût du risque, le risque du ridicule, la passion, la déraison. Et surtout le panache.

Ces gens-là

Ami lecteur, si tu entres ici pour caresser le bon vieux temps dans le sens du poil ; si ton sang archéologique s'est arrêté de couler avec celui de Brel, de Gainsbourg ou de Ferré ; si – tu n'en démords pas – hier est un temple, demain une gifle et aujourd'hui une insignifiance, je t'en prie alors : passe ton chemin.

Le temps des Magnifiques est celui des croqueurs de vie. De jeunes gens qui, à vingt ans, ont la rage. Sont prêts à tuer les aînés. À faire table rase. À réinventer le monde.

Orgueil ou candeur ? Qu'importe : au lendemain de la guerre, ils s'en viennent comme des bohémiens, sans rente ni recommandation. Ils ne sont rien. Ils n'ont rien. Que des musiques qui les hantent. Que des mots qu'ils inventent. Ils se font tout seuls. Griffonnent leur feu sacré sur des bouts de papier. Puis, un soir, ils s'avancent. Entrent dans la lumière d'un cabaret, d'un troquet, plus tard d'un music-hall. Doutent. Ont peur. Parfois vomissent. Boivent. Se paient un dernier repas. S'aiment à minuit. S'insultent à trois heures du matin. Et finissent en jouant les paumés du petit jour.

Les Magnifiques

La nostalgie ? ça n'existe pas ! En 1945, leurs idoles ont pour noms Trenet et Piaf, des vieux de respectivement trente-deux et trente ans qui ont déjà percé avant la guerre. Et qui, malgré leur jeune âge, appartiennent symboliquement à une autre génération. Trenet sera plus qu'un grand frère : la référence. Piaf, plus qu'une grande sœur : un phare, et une voix brûlante au cœur de la nuit de 39-45. Pour le reste, nos débutants sont des rockeurs, parfois même des punks avant l'heure. Ils transpirent. Gueulent. Balacent, façon Brel, leur tour de chant en une petite heure, au galop. Ils sont dans l'excès. Dans l'investissement total. Parfois même dans la surinterprétation. Ils sont dans la vie. Et leur religion est le présent.

Ils ont une autre religion : celle de n'appartenir à personne. De n'être redevables de rien. D'être planètes anarchiques, étoiles filantes. Martiens sur Terre, soit... mais surtout, ah oui surtout, de ne s'inscrire dans aucune constellation, famille ou, horreur et damnation, bande de copains.

De façon cocasse, avec un demi-siècle dans le rétroviseur, c'est pourtant en cela qu'ils se ressemblent, ces gens-là. En cela aussi qu'à défaut d'être les soldats d'une même armée, les enfants d'une même génération, les vilains petits canards d'un même marécage, eh bien oui, quelque part, à leur insu et parfois pour leur grand désespoir, ils sont frères, ils sont sœurs.

Oh ! Nous ne nous en apercevons vraiment que depuis qu'ils nous ont quittés, un à un. Peu à peu, le puzzle prend forme. Nous y voyons plus clair. Et désormais, cela crève même les yeux.

Leur histoire est la même : la guerre de 40, la résistance, la survie au génocide (Barbara, Gréco, Ferrat, Gainsbourg, Aznavour mais aussi les épouses de Brassens et de

Ces gens-là

Montand), la Libération : autant de cadeaux empoisonnés. Autant de chemins semés de cadavres et de larmes, qui entretiendront le puits originel de cette génération. Mais des chemins qui font paradoxalement une histoire, un destin, et qui plus tard alimenteront une œuvre.

Chez ces gens-là, monsieur, on ne causera pas de tout, de rien et de n'importe quoi. On ne racontera pas les névroses bobos de quidams sans histoires. On ne s'exténuera pas à coller aux caprices et collections printemps de l'époque.

Non. Dans cette fratrie, de poudre et de sang, on cultive l'aberrant orgueil de refaire le monde. En commençant, s'il le faut, par en faire un feu d'artifices destructeur.

Leur programme ? C'est celui que chante en 1966 le jeune Ferrat, lorsqu'il s'adresse au fantôme de Boris Vian : « On va quitter ces pauvres mecs / Pour faire une java d'enfer / Manger la cervelle d'un évêque / Avec le foie d'un militaire¹. »

Chez ces gens-là, on partage plus que quelques cicatrices de guerre. On en fait des opinions. On met le cœur résolument à gauche. On a le sens de la rencontre. La religion de l'amitié. Le culte, aussi, du travail. Du perfectionnisme de Montand au professionnalisme d'Aznavor en passant par l'entêtement obsessionnel de Brel ou l'acharnement de Gainsbourg, un seul mot d'ordre : le talent intrinsèque, ça n'existe pas. Pour décrocher son étoile, il faut suer comme un bœuf. Aller au métier, chaque matin, comme un paysan va au champ. Cultiver son jardin buissonnier.

Ces poètes-là sont buissonniers. Tous, peu ou prou, ont fait le mur. N'ont pas brillé par leurs études...

1. Extrait de la chanson *Pauvre Boris*, 1966.

Les Magnifiques

quand ils en ont fait. Autodidactes, ils garderont pour la plupart le souvenir de la fleur sauvage. Et une méfiance naturelle vis-à-vis des énarques, des beaux esprits, des patriciens. Sans doute y puiseront-ils une petite philosophie de l'anticonformisme. Avec eux, il ne faudra se fier ni aux dieux, ni aux maîtres.

La sueur et l'amitié, quand on est artiste, qu'on a vingt ans et qu'on est enfant de la Libération, ça vous donne un curieux mélange. Un cocktail explosif, qu'on dégoupillera dans quelques caves de Saint-Germain. Rive gauche, à Paris. Dès 1946, des cabarets de fortune sortent de terre comme des pissenlits sur la morne plaine des anciens champs de bataille. La mémoire est souillée. Mais le cœur est jeune. Alors on fait table rase. On décide de prendre le monde à bras-le-corps. Après tout, on en a vu d'autres. On a encore les odeurs du charnier en tête. Et on décide que maintenant, cela suffit : que le monde ne sera plus cette seule et unique vallée de larmes. Non ! On décide, un peu comme on réconforte une famille dans le deuil, de réenchanter le monde. Réenchanter, cela commence par chanter. Alors on chante. On attrape une guitare, on pianote sur un clavier. On gribouille des petits morceaux d'âme. Et on investit l'espace convivial de ces troquets d'artistes. Gréco, Vian, Sartre, Beauvoir, Queneau, Prévert, Hemingway, Camus, Breton traînent le jour entre le café de Flore et les Deux Magots. Et quand la nuit tombe, tout le monde se retrouve dans des caves, le Tabou, le Vieux Colombier, le Bar vert, pleines de zazous, de troglodytes et autres existentialistes.

Bientôt, les cabarets font un malheur. Gréco traîne à la Rose rouge. Ferré aux Trois Mailletz. Brassens chez Patachou. Brel aux Trois Baudets de Jacques Canetti.

N° d'édition : L.01ELKN000398.N001
Dépôt légal : mai 2012